

THÈME :

Réflexions sur la vie de Frédéric Ozanam

La famille : l'héritage des « autres » Ozanam

Amélie, Marie, Laurent, Frédéric et François

Ronald W. Ramson, C.M.

Remarques préliminaires

Le 23 avril 2013, la Famille Vincentienne a célébré le 200^e anniversaire de la naissance du bienheureux Antoine-Frédéric Ozanam. Les personnes qui ont recueilli des informations pour la béatification de Frédéric Ozanam ont dû d'abord s'intéresser à sa personne en cherchant à répondre à deux questions: est-ce que dans la vie de Frédéric Ozanam les vertus ont été pratiquées d'une manière héroïque? Est-ce que ceci peut se vérifier par des témoignages ou d'autres sources? Une fois que ceci avait été démontré, Frédéric Ozanam a été déclaré bienheureux au cours des Journée Mondiale de la Jeunesse (JMJ) à Paris le 22 août 1997 par le bienheureux pape Jean-Paul II à la cathédrale Notre-Dame. Le cardinal Jean-Marie Lustiger, archevêque de Paris, avait sollicité le Saint-Père pour faire avancer sa cause de béatification.

Beaucoup dans la Famille Vincentienne connaissent la vie et les exploits de ce saint homme. Chaque jour, nous pouvons récolter les bienfaits de ses œuvres et être inspirés par ses paroles et son exemple. Frédéric était réellement un homme au service des autres, un de ceux qui arrivent à mener des tâches multiples dans un esprit d'organisation remarquable. Son étoile brille avec éclat dans la galaxie de nos saints, nos bienheureux et nos héros vincentiens.

Mais que pouvons-nous dire sur sa femme Amélie et sur leur fille Marie? Et de son frère Alphonse et de son Frère cadet Charles? Ils ont

été tous mentionnés lors du procès de béatification, mais peu de choses les concernent après la mort et l'enterrement de Frédéric. Qu'est-ce qui s'est passé par la suite les concernant ? Si nous regardons dans le détail la vie de sa femme Amélie et de sa fille Marie alors nous découvrons deux femmes extraordinaires qui se sont fait davantage connaître après la mort de Frédéric. Elles demeurent des exemples au même titre que le bienheureux Frédéric. Ce sont des Ozanam !

Dans cet article, j'aimerais tout particulièrement m'intéresser à Amélie, à son petit-fils et à son arrière-petit-fils, ainsi qu'à Marie et à son mari Laurent.

Madame Marie-Joséphine-Amélie Ozanam

L'industrie était le nom du bateau qui avait conduit l'Ozanam de Livorno en Italie en France à la fin du mois d'août 1853. Le biographe de Frédéric, le Père Henry-Dominique Lacordaire, nous raconte que Dieu avait accordé à Frédéric un temps propice et une mer calme pendant ce voyage maritime. Ainsi, Frédéric avait pu voyager tout en profitant de l'air marin. Quand il avait vu les côtes de Provence, il avait poussé un soupir de soulagement en voyant de nouveau sa France bien-aimée avec cette certitude qu'il allait mourir dans sa chère Patrie.

Lorsqu'il arriva au port de Marseille, le vendredi 2 septembre 1853 avec les 110 passagers à bord, une paix profonde l'enveloppa qu'il considérait comme le plus grand don que Dieu pouvait faire comme il aimait le dire à Amélie. Après avoir débarqué, Amélie loua une maison au 2 rue Mazade située dans une partie agréable de la ville. Amélie connaissait bien Marseille, car elle y était née et y avait grandi puisque c'était la ville de ses parents (son nom de jeune fille était « Soulacroix »).

Frédéric disait à ceux qu'il rencontrait qu'il avait fini une traversée seulement pour en commencer une autre. Dieu devrait pouvoir faire ce qu'il voudrait avec lui. La famille Ozanam n'était pas seule. La mère d'Amélie, Zélie Soulacroix, et les deux Frères de Frédéric, et plusieurs membres de la société Saint-Vincent-de-Paul étaient présents pour lui porter assistance de bien des manières.

Le 5 septembre, certains confrères et membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul accompagnaient le prêtre de la paroisse du lieu apportant à Frédéric le viatique ; ils avaient pu assister à l'extrême-onction. Ils furent tous profondément impressionnés par le calme et la douceur avec lequel Frédéric se préparait à mourir. Une fois les sacrements administrés, le prêtre pensait qu'il devait donner à Frédéric des mots d'encouragement face à la mort qui approchait. Mais Frédéric répondit immédiatement : « Pourquoi devrais-je avoir peur de Dieu ? Il m'aime tellement ».

Il aurait aimé voir encore une fois Paris, la ville de lumière où il avait tellement d'amis chers et où ses souvenirs étaient nombreux ; mais il ne le put.

Frédéric est mort le 8 septembre, jour de la fête de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie qui était très proche de son cœur. Les funérailles eurent lieu à Marseille célébrée par le Père Jean-Baptiste Leautier, prêtre de Saint-Charles ; puis le corps fut transporté à Lyon la ville chère à la famille Ozanam. C'est en l'église Saint-Pierre, où Frédéric avait fait sa première communion, qu'eut lieu une célébration. Plusieurs à Lyon désiraient qu'Amélie enterre le corps de Frédéric dans la ville en lui promettant d'ériger un monument à son honneur, mais elle avait dit : « J'ai préféré le garder près de moi à Paris ». De Marseille les restes de Frédéric furent apportés à Paris où il y eut une messe suivie de derniers éloges en l'église Saint-Sulpice le 15 septembre. Le cercueil avait été déposé dans une chapelle souterraine sous la chapelle de la Bienheureuse Vierge Marie.

Lorsqu'il y eut des rénovations de l'église, les restaurateurs demandèrent à ce que le cercueil soit enlevé. Ils se plainquirent auprès du prêtre qui avait demandé à Amélie de trouver un nouvel endroit pour le corps de son mari. Les Ozanam vivaient non loin de cette église et avait l'habitude d'y aller pour la Messe du jour. Amélie connaissait la révérence de son mari envers le sacerdoce et pour tous ces prêtres qui avaient donné leur vie pour la foi. Elle transféra le corps de Frédéric de l'église Saint-Sulpice à la crypte des Carmes où ses restes sont toujours présents. Il se trouve exactement dans la pièce adjacente où se trouvent les crânes et les os des prêtres martyrs.

Le bâtiment et les alentours de l'église Saint-Joseph des Carmes constituent un lieu saint. L'église date de 1620, et elle a servi de prison pour les prêtres réfractaires durant la Révolution française. 116 prêtres furent massacrés du 2 au 7 septembre 1792.

Intéressons-nous à la personnalité marquante d'Amélie Ozanam. C'était une femme avec un caractère et une personnalité forte. Ceci se vérifie facilement après la mort de son mari. Sa mère, Zélie, la famille Ozanam, le Père Alphonse, et le docteur Charles lui disaient d'enterrer Frédéric au cimetière Montparnasse et de le faire sans tarder. Selon eux, le désir d'Amélie ne pourrait jamais être réalisé, mais elle, elle ne voyait pas les choses comme cela.

Grâce à l'aide du Père Henri Lacordaire, O.P., et de Monsieur Hippolyte Fortoul, un ancien étudiants de Frédéric à Lyon et plus tard à Paris devenu ministre de l'Instruction publique, Amélie avait réussi à ce que les restes de Frédéric soient déposés dans la chapelle de Saint-Joseph des Carmes. Amélie écrivait : « De bon matin, mon beau-frère Charles et Monsieur Fiot avaient amené le cercueil à l'église des Carmes où il avait été reçu par les pères dominicains et placé dans la crypte.

Je savais que c'était là qu'il devait être ». Auguste Fiot était rentré chez les dominicains en 1847 et avait pris comme nom en religion Frère Thomas.

Cependant, la crypte se situait à l'intérieur d'un monastère d'hommes ou les femmes ne pouvaient entrer; ce qui signifiait qu'elle ne pouvait pas se rendre devant la tombe de son mari. Amélie était déterminée à trouver une solution. Elle décida de ne pas utiliser des voies intermédiaires, mais elle préféra s'affranchir de toute formalité administrative et elle en appela directement au Pape. À la fin de l'année 1855, avec sa mère et sa fille, elle parvint à avoir une audience avec le bienheureux Pie IX qui lui accorda une telle permission! « Pie IX, si bon avec moi et si touché par la mort de Frédéric, m'accorda immédiatement ce que je lui demandais... » (Amélie Ozanam).

Pie IX avait rencontré Frédéric et connaissait sa carrière universitaire et son dévouement auprès des pauvres à travers la société Saint-Vincent-de-Paul. De son côté, Frédéric admirait le Saint-Père pour tout ce qu'il avait pu faire. De retour à Paris, Amélie a dû entreprendre quelques travaux pour avoir accès à la tombe de son mari. Un escalier avait été construit pour donner accès à la crypte. Amélie et Marie étaient maintenant en mesure de s'y rendre selon leur bon plaisir, pour y prier et y déposer des fleurs. Certaines décorations et inscriptions sur la tombe ont été par la suite rajoutées.

Amélie Ozanam avait 32 ans quand Frédéric est mort. À un tel âge, il aurait été tout à fait compréhensible qu'elle envisage de se remarier. Mais tel n'était pas sa volonté. Elle disait « ayant passé les deux tiers de ma vie dans une intimité avec un homme si remarquable et si saint et comme un bon ami, je sentais encore le besoin de vivre avec lui à travers ses souvenirs et tous ce qui était en relation avec sa mémoire qui m'était si chère » (*Disputatio*, page 1005).

Amélie a consacré sa vie à s'occuper de l'éducation de sa fille Marie Joséphine tout en s'engageant dans de bonnes œuvres comme le denier de Saint-Pierre, le travail missionnaire du cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger, et fondateur des Missions Africaines (1868) et de l'œuvre du Bon Pasteur de l'archidiocèse de Lyon.

Amélie devint une amie proche de Jeanne-Adélaïde Récamier, la femme de son docteur. Le docteur, Joseph-Claude-Anselme Récamier, était médecin-chef à l'Hôtel-Dieu de Paris, un médecin renommé et professeur au Collège de France. Encore aujourd'hui, des terminologies qu'il a inventées en son temps sont encore utilisées comme le mot « métastase ».

Jeanne-Adélaïde Récamier avait quatre enfants. Amélie et Marie étaient fréquemment invitées à la maison du docteur, et aussi chez Monsieur et Madame Léon Cornudet. Avant qu'il ne meure, le bienheureux Frédéric avait confié sa fille Marie à Léon pour qu'il devienne son

protecteur. Léon était un membre actif de la Société Saint Vincent de Paul, et Frédéric le connaissait bien. À cette même période, tous les deux étaient vice-président de la société au niveau international.

Mademoiselle – et Madame – Marie Joséphine Ozanam

Marie Ozanam, *la pupille des yeux de son Père*, avait 8 ans lorsque Frédéric est mort. Puis, elle est devenue une jeune femme séduisante, et à 18 ans, elle rencontre Laurent Laporte originaire de Lyon qui était venu à Paris pour suivre des études de droit à la Sorbonne comme son Père l'avait fait en son temps. Tous les deux se rencontrèrent les dimanches lors des rencontres des jeunes qu'organisait la famille Récamier à leur domicile. Le Général Maximilien Récamier était le fils du docteur Récamier. Marie et Laurent étaient tombés amoureux, mais Amélie et Madame Gabrielle Récamier pensaient que le couple allait trop vite et qu'ils étaient trop jeunes pour penser au mariage étant donné que Marie avait 18 ans et Laurent 21 ans. Il avait été donc décidé que les deux amoureux devraient se séparer pendant un temps.

Laurent partit en Terre sainte avec des cousins. Cependant, l'absence et la distance ne firent qu'accentuer son attachement pour elle ! À son retour, ils étaient tous les deux déterminés de se marier. Dans leur prévenance, le couple marqua solennellement leur désir de s'engager dans la crypte devant la tombe de Frédéric à Saint-Joseph des Carmes. Ils se donnèrent le sacrement du mariage le 16 juillet 1866 en l'église Saint-Sulpice, où les funérailles de son Père avaient eu lieu 13 ans plutôt.

Amélie Ozanam et Laurent Laporte

Après la mort de Frédéric, Amélie s'était trouvée dans une situation financière difficile. Pour faire face à une telle situation, elle emménagea avec Marie chez sa mère.

Durant la guerre franco-prussienne de 1870 et avec ses répercussions dans la ville de Paris, Amélie Ozanam fuit la cité avec sa mère pour se rendre à Écully où la famille Laporte possédait un terrain. Ils étaient réfugiés pendant que leurs maisons avaient été prises par les « fédérés ». Quand Amélie y retourna, avec stupéfaction, elle trouva la plupart de ses souvenirs intacts exceptés des papiers du Père Alphonse Ozanam, les enseignements mémorables de sa belle-mère décédée, Marie Ozanam, qu'elle avait écrits pendant son engagement dans « l'association des veilleurs de nuit » qui se dévouait auprès des agonisants de Lyon, et les lettres du bienheureux Frédéric. Les « fédérés » avaient brûlé différentes choses vaguement religieuses.

Quand nous nous intéressons à la vie d'Amélie Ozanam, il apparaît comme une évidence qu'elle avait un sens unique de son mari Frédéric, et qu'elle souhaitait préserver cet héritage pour la postérité. Nous nous rendons compte de cela à travers la quête d'Amélie qui consistait à retrouver les lettres qu'avait écrites son mari. Elle savait que le nombre avoisinait des centaines; et ses amis lui envoyaient bien volontiers celles qu'ils avaient. Bien que la famille avait été capable d'en recueillir un grand nombre, elle n'avait pas réussi à toutes les avoir. Canonne Eugène Galopin, prêtres du diocèse d'Autun, l'avait aidé aussi en faisant des copies de celles que les détenteurs ne voulaient pas donner. Les archives d'Ozanam étaient devenues un trésor familial qui était gardé dans un lieu spécial dans l'une de leurs maisons.

Le mari de Marie, Laurent Laporte, comme son Père Claude Laporte, conseiller à la cour d'appel de Lyon, devint un magistrat célèbre de Paris. Laurent avait un large complexe construit dans les années 80 et divisé en différents appartements où il fit amener sa famille et ainsi que des amis. En 1885, Amélie Ozanam quitta son appartement de la rue Vaugirard pour aller chez les Laporte au 2 rue Saint-Simon.

Amélie aimait se rendre aux rencontres familiales et elle prenait plaisir dans les dîners de famille. Les mercredis, elle allait chez Laurent et Marie pour dîner, les samedis elle allait chez les Récamier, les dimanches c'était à son tour d'accueillir sa famille à la maison.

C'était une habitude chez Amélie de passer Pâques et septembre à Écully. Elle y devint malade vers la fin des vacances d'été et mourut le 26 septembre 1894. Elle fut enterrée au cimetière de Montparnasse à Paris avec ses parents, les Soulacroix, et son Frère Théophile.

Les Laporte

Marie et Laurent Laporte étaient parents d'un enfant du nom de Frédéric comme son vénéré père. Il était né le 16 mai 1868 à la suite d'une naissance difficile; son oncle le Docteur Charles Ozanam et le docteur Henri Gouraud avaient cependant réussi à ce que les choses se passent bien. Marie se sentait en confiance avec le docteur Gouraud étant donné qu'il avait été le médecin de famille des Ozanam pendant plusieurs années. De plus, il était membre de la société Saint-Vincent-de-Paul, et par-dessus tout, un ami de son père le bienheureux Frédéric Ozanam. Frédéric Laporte en grandissant ressemblait à son grand-père Frédéric Ozanam: brillant et un homme serviable.

Frédéric Laporte avait beaucoup fait au cours de sa vie. Il était devenu un pionnier dans le domaine de l'électricité, auteur d'articles scientifiques, et intervenant dans plusieurs villes d'Europe. En 1910, il représentait la France à une rencontre internationale à Washington, D.C. Frédéric avait entrepris des recherches pour la marine française

dans le domaine des sous-marins, particulièrement au sujet des batteries. Au cours de la Première Guerre mondiale, il était devenu officier dans l'artillerie française. Pour raisons de santé, il avait dû quitter le front. Il avait été alors nommé pour enseigner la science de l'artillerie aux troupes arrivant. Comme son homonyme et grand-père, Frédéric avait reçu la Légion d'honneur du gouvernement français en janvier 1918 pour ces services militaires rendus.

Comme sa mère, Amélie Ozanam, Marie Laporte était engagée dans les œuvres de charité. Amélie avait souvent pris avec elle Marie quand elle faisait des collectes de fonds pour les missionnaires d'Afrique. Dans les activités charitables de Marie, il y avait l'événement des cinq jours qui se tenait à la rue Jean Goujon à Paris: il s'agissait de la maison du « bazar de la charité », un édifice rectangulaire érigé spécialement pour l'événement. Ce bazar de la charité avait lieu chaque année, consistant en un consortium des organisations charitables invitées à se retrouver pour partager leurs dépenses et réduire leurs coûts. Le bazar avait sélectionné 22 stands ou boutiques sous la direction des membres de l'aristocratie parisienne. Les boutiques vendaient des choses de très bas prix comme des articles très coûteux, et tout le bénéfice était pour les différentes œuvres de charité.

Dans le but de se développer, le bazar avait rajouté un spectacle cinématographique, comme en avant-première des films d'aujourd'hui, créé par les frères Auguste et Louis Lumière de Lyon. Plus de 1400 personnes se trouvaient serrer dans le bâtiment. Marie était là pour aider à ramasser des fonds pour son association de charités préférée. Le second jour du bazar, le 4 mai 1897, les produits chimiques d'éther et d'oxygène du projectionniste prirent feu et le bâtiment devint rapidement un enfer. À cause de la composition en bois de pin du bâtiment, du toit en papier goudron et les décorations en papier mâché, le bazar avait été totalement réduit en cendres en moins de 15 minutes.

La belle-fille de Marie, Marguerite Laporte, s'était organisée pour venir l'aider, mais elle était arrivée en retard. Marie avait dû sortir pour se tenir sur la porte d'entrée pour guetter son arrivée quand soudain le feu prit. De ce faite, Marie avait été littéralement propulsée en dehors de la porte par la foule terrorisée qui cherchait à sauver sa propre vie! 126 personnes perdirent la vie (123 étaient des femmes principalement de l'aristocratie de Paris). Parmi les morts, nous pouvions compter trois Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul. 250 personnes avaient été brûlées et blessées à différents niveaux. La tragédie avait été rapportée en première page des journaux aussi bien au niveau national qu'international.

Comme nous pouvons l'imaginer, cette horrible tragédie devint un cauchemar qui hanta Marie le reste de sa vie. Elle avait été à deux doigts d'être comptée parmi les femmes qui avaient perdu leur vie!

Elle a attribué à la divine providence cette protection comme l'aurait pensé aussi son Père.

Marie organisait des réceptions pour des présentations savantes et des exhibitions d'artistes dans le grand parloir de sa maison. Elle organisait des concerts pour des musiciens connus et d'autres rencontres avec des personnalités célèbres. Marie avait une grande capacité relationnelle et un talent pour se rappeler des intérêts des uns et des autres. Son père aurait été très fier de la prunelle de ses yeux ! Comme son père avait été un écrivain prolifique, Marie avait une correspondance très riche avec ses cousins. Elle s'occupait parfois d'étudiants, qui étaient les enfants de ses amis, qui venaient à Paris pour étudier. Marie exerçait sa prérogative comme grand-mère pour s'occuper des six petits-enfants Laporte ; elle louait une maison à Sèvres en dehors de Paris où les enfants pouvaient apprécier l'air de la campagne. Elle leur racontait des histoires au sujet de leur grand-père et elle leur montrait des souvenirs qu'elle affectionnait particulièrement.

Marie avait invité Monsignore Louis Bonnard à écrire la biographie de son père. Bonnard avait été l'auteur en 1883 de la vie de l'archevêque Charles Lavigerie, une personnalité dont le ministère avait été cher à sa mère Amélie et à elle-même. Le Monsignore était assez connu comme écrivain, et Marie voulait que ce soit un auteur expérimenté qui écrive la vie de son père.

Marie attendait avec impatience le centenaire de la naissance de son père en avril 1913. Elle avait fait éditer ses dernières lettres disponibles, et elle voulait éditer une nouvelle édition de, « les poètes franciscains ». Ainsi, le centenaire pourrait être gratifié de ces trois œuvres majeures !

Malheureusement Marie n'était plus de ce monde pour célébrer le centenaire. Elle avait subi une opération et elle était morte d'un caillot de sang le 26 juin 1912. Elle avait 66 ans. Bonnard écrivit le livre pour le centenaire « Ozanam dans sa correspondance » qui avait été publié un an après la mort de Marie.

François Laporte

Frédéric Laporte, le dernier des enfants de Marx et Gabrielle Récamier, était marié avec Marguerite Récamier depuis le 9 juillet 1896. C'était vers la fin de son adolescence qu'elle se maria avec Frédéric. Ils donnèrent naissance à 7 enfants : Gabrielle, Sabine, Magali, Marie, Jean, François, et Frédéric (qui était mort à l'accouchement). J'aimerais maintenant m'intéresser à la vie de l'un de ses arrière-petits-enfants : François.

L'arrière-petit-fils de Frédéric Ozanam était né le 4 avril 1907 à Paris en recevant le nom de François. Lorsqu'il était adolescent, il rêvait

d'intégrer « ESM » – école spéciale militaire à Saint-Cyr, probablement inspiré par la belle carrière de son père dans l'artillerie française au cours de la Première Guerre mondiale. Pour des raisons que l'on ne connaît pas, il avait changé d'avis pour rentrer en 1925 dans « l'institut agricole de Beauvais » (fondé en 1854 par les Frères des Écoles chrétiennes). À la fin de ses études, il se rappelait de l'un des sujets de ses dissertations: « Les migrations des Bretons en Dordogne après la guerre 14-18 ». Son étude avait fait naître en lui des questions pertinentes sur la foi des Bretons qui étaient devenus « des immigrés économiques » dans la région de Dordogne en France.

François décida qu'il voulait devenir prêtre. Après être entré au séminaire, il fut frappé par une paralysie faciale affectant sa vue. Le cardinal Jean Verdier, archevêque de Paris (1929-1940) ne connaissant pas la cause du problème physique, demanda à François de retarder son entrée au séminaire d'une année, ce qu'il fit. François entra au séminaire d'Issy-les-Moulineaux en octobre 1929, recevant la tonsure le 23 juin 1931, les ordres mineurs le 16 mai 1932 et le 17 décembre 1932, le sous-diaconat le 10 juin 1933, le diaconat le 23 décembre 1933. Son ordination presbytérale pour l'archidiocèse de Paris eut lieu le 29 juin 1934. Il entra dans la Société de Saint-Sulpice et continua ses études en théologie à Rome pendant deux ans (de 1935 à 1937).

Sa première nomination comme sulpiciens fut d'être professeur de théologie et l'économiste du séminaire de Reims en France. Il resta dans l'équipe du séminaire jusqu'en 1944. Il devint une connaissance du cardinal Emmanuel Célestin Suhard de Paris qui occupait cette charge de 1940 à 1949. Ceci a été un tournant dans sa vie.

Une parenthèse sur la JOC

Le cardinal Joseph Cardijn de Belgique avait fondé la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) pour contrecarrer la déchristianisation et l'aliénation de l'Église qui connaissait des moments difficiles à la fois en France et en Belgique, particulièrement au sein des paysans et des ouvriers. Dans la moitié des années 1920, le Père Georges Guérin fonda la branche française de la JOC. Le rôle principal de la JOC était la rechristianisation des ouvriers à travers un ministère pastoral auprès des jeunes.

La JOC se considérait comme une alternative chrétienne au communisme et aux syndicats. Ce fut un succès, mais la JOC n'avait pas réussi à atteindre l'ensemble de la classe ouvrière malgré ses attentes. Selon la pensée de l'époque, une mission dans le milieu ouvrier pouvait réussir seulement s'il y avait des connexions appropriées proposées. Le témoignage conventionnel de l'époque était que l'intégration des ouvriers dans une paroisse de classe moyenne ne convenait pas.

La Mission de France

En 1942, à Lisieux, la Mission de France avait été fondée pour que des prêtres puissent être formés à travailler par la suite comme des pasteurs en milieu rural et dans les milieux néo paganisés des villes. Deux séminaires avaient été établis à Limoges et à Pontigny pour l'éducation et la formation de ces prêtres en vue de cet apostolat particulier.

La Mission de Paris

La mission de Paris est née à la suite d'une étude sociologique faite par Henri Godin et Yvan Daniel, deux prêtres aumôniers de la JOC. Le livre s'intitulait: «La France, pays de mission?». Ces prêtres croyaient que la seule solution pour christianiser la classe ouvrière consistait à former des prêtres au sein du milieu ouvrier pour que des paroisses ouvrières puissent se développer et répondre à leurs besoins. Maisie Ward, éminent auteur et fondateur des éditions «Sheed and Ward Catholic», écrivit «la Mission de l'Abbé Godin» comme une suite de «France, pays de mission?». C'est à partir de là qu'est né le concept de *prêtres ouvriers*.

Le cardinal Suhard de Paris avait été impressionné par les résultats de l'étude entreprise par Godin et Daniel. Il devint un protagoniste pour éliminer le fossé creusé entre l'Église et les ouvriers. Il avait créé la Mission de Paris à laquelle Gaudin prit part de 1943 à 1944. Ces prêtres se vouaient totalement à la cause de la christianisation de la classe ouvrière. Au début ils commencèrent avec un groupe de 15 prêtres et de deux femmes laïques. Il y avait deux communautés dans les quartiers populaires de Paris. En 1944, les équipes des prêtres ouvriers commencèrent dans plusieurs villes industrielles de France autre que Paris, par exemple Lyon et Marseille.

Dans son journal, «l'Ouvrier catholique» Dorothy Day, une pionnière américaine catholique en matière sociale écrivait en mars 1954 un article intitulé «Les prêtres ouvriers français et les petits Frères de Foucauld». «Les prêtres ouvriers de France, depuis 10 ans, ont quitté les fidèles de l'Église pour aller à la rencontre des brebis perdues de France. Ils ont fait ce que Jésus-Christ lui-même leur avait dit de faire par amour de Dieu et des autres. Cette œuvre, qui avait attiré l'attention du monde entier, avait commencé avec le mouvement de résistance en France quand les communistes et les catholiques vivaient les uns à côté des autres en prison ou dans des camps de concentration. Ils apprirent à se connaître et à s'apprécier. Ceci commença grâce à une vision large du cardinal Suhard, un grand homme d'Église...».

Le Père François Laporte

Parce qu'il avait fait connaissance avec le cardinal Suhard, François s'engagea dans la Mission de Paris, qui s'était développée à tel point de devenir l'expérience la plus significative des prêtres ouvriers. François quitta la Société de Saint-Sulpice pour rejoindre la Mission de Paris à ses tout débuts. Il avait en charge l'équipe des prêtres ouvriers appelés « banlieue sud » (la banlieue populaire du sud-est de Paris). Suite à une conversation avec le Père Henry Godin et le Père Jacques Hollande, tous deux jocistes, François commença les « diaconesses ouvrières » (pour se distinguer des prêtres ouvriers) un groupe de femmes qui s'était engagé dans « l'équipe des femmes d'Ivry » qu'avait fondées François. Les femmes laïques cherchaient des manières pour vivre avec les pauvres. Un des groupes de femmes chrétiennes avait emménagé dans la ville d'Ivry, une cité industrielle et ouvrière très marquée par le communisme à quelques kilomètres du sud-est de Paris. Certaines de ces femmes firent les vœux de pauvreté, de chasteté, et d'obéissance.

En 1952, après le départ du Père Louis Augros qui avait fondé le séminaire de la Mission de Paris à Lisieux il y avait 10 ans, le cardinal Achille Liénart de Lille avait nommé le Père François comme associé du Père Daniel Perrot, délégué auprès de l'épiscopat pour la Mission de France. En tant que prêtre, le Cardinal Liénart s'était fait le champion des réformes sociales, des syndicats, et du mouvement des prêtres ouvriers. Le cardinal était le Président de la conférence épiscopale de France de 1948 à 1964 et avait été nommé prélat territorial de la Mission de France le 13 novembre 1954 jusqu'à sa démission en 1964. Bien évidemment, il était très impliqué dans le mouvement des prêtres ouvriers.

De 1963 à 1967, le Père François résidait au séminaire de la Mission de France située à Pontigny comme « Père de l'équipe » et comme économiste. En se rendant à Fontenay, il retourna à Reims où il resta 10 ans. Après de nouveaux et sérieux problèmes de santé, François devait se considérer en semi-retraite, rejoignant l'équipe des prêtres ouvriers à Joinville de 1977 à 1987. L'une des dernières notes qu'il avait écrites en arrivant à Joinville donne un aperçu de ce qu'il avait été réellement : « Faire partie d'une équipe c'est être un serviteur disponible et sans prétention ».

Un homme de foi et un homme de Dieu, François vivait profondément la spiritualité de saint François d'Assise et de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus par la pratique de l'humilité et de « la petitesse ». La dernière nomination de François fut de rejoindre une équipe de prêtres ouvriers (1982 à 1983) à Vitry (à quelques kilomètres du sud-est de Paris). Il y est resté seulement pendant une courte période quand il

a dû se rendre à l'évidence qu'il devait désormais renoncer à toute forme d'activité à cause de sa santé.

Les trois mois avant sa mort, en août 1983, les petites sœurs des pauvres de Paris l'ont gentiment accueilli grâce aux démarches de sa famille. Le jour de la Toussaint, il reçut le sacrement des malades entouré de sa famille et de ses amis. Le Père François Étienne Marie Laporte mourut paisiblement le vendredi 11 novembre 1983 chez les petites sœurs des pauvres. Il avait été prêtre pendant 49 ans. Son enterrement eut lieu le jeudi 17 novembre dans la chapelle des petites sœurs des pauvres.

Trois beaux témoignages

L'équipe centrale de la Mission de France adressa un très bel hommage au Père Laporte: « Nous autres ses amis nous pouvons seulement imaginer la douleur que ressentent les membres de sa famille et les femmes de l'équipe d'Ivry, mais la vie continue. François a donné un témoignage historique de la mission à chacun d'entre nous en vivant sa foi et son espérance au service des plus petits en compagnie de Dame pauvreté. » L'équipe d'Ivry a écrit l'hommage suivant:

« François était un homme de foi et un homme de prière qui voulait nous aider à découvrir le message de Jésus-Christ. En commençant en 1943, il a été au début de notre vie comme laïques missionnaires auprès des classes ouvrières et des pays du tiers-monde. Avec le Père Augros, il a été pour nous ce lien avec l'Église.

Il s'était engagé activement en ce temps dans cette nouvelle manière d'être en Église à travers cette relation d'un prêtre responsable avec un groupe de femmes cherchant à vivre la mission comme laïques aux frontières de l'Église avec les plus pauvres. En ce sens, François est un précurseur du rôle des laïques, en particulier des femmes, en ce temps où cela n'allait pas de soi. François se préoccupait toujours de notre formation théologique en nous apprenant à faire le lien entre l'Évangile et la vie concrète de chaque jour. Vivre le moment présent était pour lui comme le huitième sacrement.

Il avait un sens pratique de lui-même; il était humain, chaleureux et prudent. Il inspirait à la fois le respect et la confiance. Il n'était ni aumônier ni ami, mais 'Père' qui nous donnait toujours cette liberté de pouvoir prendre nos propres décisions. Cette écoute, cet accueil sans jugement permettait à chacun de lui parler. Il était aussi très apprécié par sa sensibilité et sa joie, sa paix, malgré son handicap physique. Sa foi lui permettait de voir le positif en chacun et dans les événements du monde.

Les rejetés de la société, les laissés-pour-compte, les prisonniers et les prostituées se sentaient à l'aise avec lui. Son humilité et sa simplicité le rendaient très accessible. Pour tout ce que François a été pour nous, nous lui disons un grand merci! ».

Le dernier hommage écrit était celui d'un ami prêtre ouvrier assez proche de lui: le Père Henry Lesourd. Il a fait part des derniers moments qu'il a vécus avec François. Cela avait lieu chez les petites sœurs des pauvres: « Juste avant de partir en voyage le 29 octobre, je lui avais dit 'en tous les cas, nous sommes avec le Seigneur' il m'avait répondu 'j'espère'. Il disait cela avec un ton de voix habituelle, simple et humble; c'était lui.

Je crois que François était devenu plus pauvre en esprit selon l'Évangile. Je pouvais constater cela après l'avoir fréquenté dans l'amitié pendant près de 50 années. C'est ce qui était à la racine de son courage et de tout ce qu'il faisait. Il y a certains exemples qui nous le rappellent:

- quand il était professeur au séminaire de Reims à l'époque du cardinal Suhart;
- au temps de la JOCF (jeunesse ouvrière chrétienne féminine);
- au temps de la naissance de l'équipe des femmes pour la Mission de France;
- au temps de sa courte période à la Porte d'Italie (arrêt de métro à Paris).

Sa confiance ne résidait pas en lui-même. Il savait faire pour servir discrètement et efficacement en vrai frère. Je le voyais quotidiennement au séminaire de Pontigny (1963-1967). En présence du Seigneur, saint François d'Assise, son saint patron, le reconnaîtra comme l'un des siens. Je suis certain de cela, ou comme il le disait 'j'espère'. Saint François et Charles de Foucauld l'accueilleront. Ils s'aimeront! Et sa prière d'abandon a été la dernière prière que nous avons dite ensemble avant mon départ.

'Mon Père, je m'abandonne à vous. Fais de moi ce qu'il te plaira, que ta volonté se fasse sans moi et en toutes les créatures. Je ne désire rien d'autre' ».

Frédéric Ozanam et son arrière-petit-fils

Frédéric Ozanam s'était profondément intéressé aux ouvriers de Paris. Il avait passé des heures à parler avec les ouvriers dans la crypte de l'église parisienne de Saint-Sulpice. Frédéric critiquait les conditions injustes et inhumaines que connaissait la classe ouvrière comme cela pouvait se remarquer au cours de ses conférences à la Sorbonne. Il a

tout d'abord appris à connaître ce milieu par des visites à domicile faites à Paris, à Lyon, et dans bien d'autres endroits où il avait pris contact avec eux. En 1848, il écrit une série d'articles sur les questions de la justice sociale avec des recommandations pour améliorer la situation des ouvriers et trouver des solutions pour les encourager à avancer.

Son arrière-grand-père Frédéric ne pouvait pas savoir qu'un jour l'un de ses arrière-petits-fils, un prêtre, le Père François Laporte, aurait été si impliqué dans le mouvement des prêtres ouvriers, pour l'engagement des femmes, et la promotion de la christianisation. Comme son arrière-grand-père Frédéric a été le principal fondateur de la Société Saint Vincent de Paul, son arrière-petit-fils, François, a été un membre fondateur de la mission de France et de la Mission de Paris.

Comme son arrière-grand-père Frédéric occupait un poste de professeur de littérature à la Sorbonne, François avait occupé un poste de théologie et d'économiste dans différents séminaires de France en commençant à Reims pour finir à Pontigny. Le bienheureux Frédéric aurait été fier de la famille Laporte, spécialement de son arrière-petit-fils François Laporte!

Quelques derniers commentaires

En parcourant brièvement la vie de Frédéric, nous nous apercevons combien il a été un grand organisateur et un meneur d'hommes; mais avant tout comme Jésus, il a été altruiste. Bien qu'il n'ait vécu que pendant 40 années, il a réalisé dans sa vie bien plus qu'un grand nombre qui ont vécu deux fois plus longtemps que lui. Je trouve également que chacun des Ozanam a quelque chose à nous dire. J'espère à l'avenir être en mesure de fournir des éléments plus détaillés sur chacun d'entre eux afin de montrer combien ils ont été remarquables au cours de leur existence.

Frédéric Ozanam tenait en grande estime la prêtrise comme en témoigne ces longues périodes de prière, de réflexions et de discernement quand il avait autour de 20 ans et qu'il se demandait: « Devrais-je rentrer chez les dominicains comme me le propose le Père Jean-Baptiste Henri Lacordaire ou non? ». Le Père Mathias Noirot a aidé Frédéric à prendre sa décision finale: se marier.

L'attachement de Frédéric à la prêtrise peut être attribué, en partie, par son affection envers son frère aîné, le Père Alphonse Ozanam, comme cela se remarque dans leur correspondance vibrante. Frédéric a écrit un grand nombre de lettres à « Alp » comme il aimait l'appeler. Dans ses lettres, Frédéric s'interrogeait sur le rôle des prêtres en des termes significatifs: il disait ce qu'il pensait au sujet des prêtres notamment qu'il serait bon qu'ils se posent des questions pertinentes afin de faire avancer le rôle et le statut de l'Église en France.

Dans sa correspondance à ses amis comme à Léonce Curnier, Frédéric parle des prêtres comme « les gardiens et les docteurs des âmes chargées de donner à leurs esprits errants et affamés la sainte Parole comme nourriture, et l'espérance d'un monde meilleur » (lettre du 23 février 1835). À l'âge de 25 ans, Frédéric commençait à éditer les annales de la Propagation de la Foi au siège social à Lyon. Il est alors possible de remarquer que Frédéric avait de l'attachement pour les prêtres missionnaires partis à l'étranger avec des témoignages de vie héroïque. Il parlait souvent de la prêtrise en écrivant à Dominique Meynis, le Directeur exécutif de la Propagation de la Foi, une correspondance qui comporte plus de 100 lettres !

Beaucoup de choses ont été écrites sur la vie du bienheureux Frédéric Ozanam. Selon moi, certains des articles et des biographies les plus récents contiennent des maladresses significatives, souvent dû à un manque d'accès aux écrits de Frédéric. Beaucoup de ce qui a été écrit semble parfois être des redites de ce que d'autres ont déjà présenté, plutôt que d'apporter de nouvelles données après une recherche en profondeur sur des matériaux nouveaux. Personnellement, plus j'ai découvert des choses sur la vie du bienheureux Frédéric Ozanam et de sa famille, plus je me rendais compte que je connaissais en fait peu de choses. Je crois que nous sommes en train de commencer à découvrir plus en profondeur la personnalité remarquable de ce laïque. Nous avons tellement à apprendre ! Le bienheureux Frédéric Ozanam fait partie de ces trésors que Dieu a donnés à la Famille Vincentienne !

Remerciements

J'adresse mes remerciements aux archives de la Société Saint-Sulpice et à l'archiviste le Père Jean Longère, S.S., de Paris. Je remercie aussi le Supérieur Général des sulpiciens, le Révérend Père Ronald Witherup, S.S., pour sa gentillesse au cours de toutes ces années. Et pour finir, je remercie Madame Peggy Manning Meyer de la paroisse de la Sainte Trinité à Dallas, au Texas, pour m'avoir aidé à comprendre la France du XIX^e siècle.

Traduction par Père THOMAS LUNOT, C.M.